

19 décembre 1987

La carcasse grise du *Monterrey* se tient immobile. Bientôt, les milliers de tonnes d'acier du porte-conteneurs vont flotter sur l'eau. J'ai tout retenu des explications de mon père : lubrification des parties flottantes, bâtiment posé sur le chemin de glissement puis rupture de la saisine pour le libérer et, enfin, l'achèvement à flot. Pour l'heure, le géant de tôle figé sur ses cales attend de lever l'ancre. Les banderoles pendues à son bastingage attirent l'œil des caméras : « *La première des libertés, c'est le droit au travail. Non à l'exode, non à la liquidation !* » Vingt mètres au-dessus de la mer plane toujours la Renault des journalistes de FR3, accrochée il y a quelques jours à l'une des grues des Chantiers navals. Le coup de force des syndicalistes a défrayé la chronique et des politiciens en costume se sont indignés de leurs méthodes de grands bandits marseillais sur les plateaux des journaux télévisés.

Je suis attablée à la terrasse du bar-tabac Les Marins, sur la promenade, lorsque mon oncle me rejoint. Il s'assied, fouille dans ses poches, compte ses pièces. De longs cils noirs effilent un ourlet sous ses paupières. Revenir à La Ciotat semble l'intimider, il n'y a plus mis un pied depuis l'adolescence. J'ai désormais quinze ans, un an de moins que Georges lorsqu'il a quitté sa ville.

Plateau sur l'épaule, André, le patron du bar, vient prendre notre commande. Mon oncle se tourne vers moi. « Un café et... une limonade, c'est ça ? » J'acquiesce. Devant nous, le *Monterrey* patiente, encadré des immenses grues blanches. Sur les quais du port, la foule épilogue, le zénith enflé.

Georges croise les bras sur sa poitrine. Je remarque à quel point sa peau se flétrit déjà, la perfidie de la maladie. Il agrippe son foulard des deux mains. Le soleil niche un éclat de verre dans ses yeux.

À ce moment-là, la silhouette de mon frère s'avance sur les quais, le regard accroché à la carcasse du navire. Droit face au *Monterrey*, Sacha s'arrête un instant, incendie sa cigarette puis en tire trois taffes avides. Toute La Ciotat sait qu'il est le fils de Marius Ricci, le meneur de grève, le désespéré qui carbure aux désillusions. Toute La Ciotat sait que notre père aura beau se battre pour sauver ses Chantiers, son fils n'y travaillera jamais.

La terrasse des Marins commence à se peupler, ses chaises en plastique petit à petit prises d'assaut par une foule qui grandit, gronde plus fort. Et c'est à peine si cet essaim d'hommes et de femmes, de familles, de camarades et de collègues, ose attarder son regard sur le porte-conteneurs tant il redoute qu'il soit l'ultime fabriqué aux Chantiers à prendre le large.

Marée haute de corps soudés. Mer dense et épaisse pour son dernier bateau. Sortant de l'église, Maman et Mamie Louise nous rejoignent puis serrent mon oncle dans leurs bras, lui demandent des nouvelles de Marseille. Surgit Sacha, qui embrasse Georges et notre grand-mère, puis s'assied devant ma mère et moi, nerveux, le dos tourné au navire. Il ne prononce pas un mot, ignorant jusqu'à notre présence. Et enfin, ce long silence. J'entends pourtant, tel un bourdonnement contre mes tympans, battre le pouls des angoisses de mon père, se déverser les torrents de diatribes dont il ouvre les écluses sur Maman, tous deux bagnards d'un monde qu'on défait. J'observe le *Monterrey* penché sur ses cales et je le devine, lui et les autres, sur le pont du navire, à orchestrer le préambule du lancement. À rugir, de concert, leur ultime partition. Mais mon père ne parle déjà plus de révolution. « Ils n'y comprennent rien, les gens de la ville. Ils pensent tous qu'on va lâcher le bateau une fois pour toutes alors qu'on va se battre pour qu'il reste à quai. Ces cons pensent que c'en est

déjà fini, des Chantiers, de nous, qu'on a fini par tendre l'autre joue. »

La porte du bar-tabac s'ouvre sur André qui revient nous servir. À travers l'embrasure, Ferdinand Dubasset se fraye un passage. Comme à son habitude, il porte son sourire d'imbécile. De retour à La Ciotat pour le lancement, le *Jean-qué-fas*² a d'abord entamé sa funèbre procession sur les quais, offrant aux enfants des poignées de Haribo qu'il exhume de sa poche comme d'un puits sans fond. En ville, quand les langues se délient sur son cas, certaines vantent parfois ses qualités. Des Ciotadens qui se sentent redevables d'un regard, d'un sourire ou d'une poignée de main.

« Peut-être que la fierté de La Ciotat, finalement, c'est ceux qui la quittent », entend-on parfois.

Alors qu'il travaillait comme chaudronnier aux Chantiers, Dubasset a hérité de cousins germains d'un hôtel à Saint-Cyr-sur-Mer. Traître à ses origines, vainqueur de bonne fortune, l'ancien camarade est devenu l'ennemi des communistes de notre ville. Depuis son départ, il ne vient plus qu'aux lancements, souvent accompagné de son fils, auquel il souhaite peut-être rappeler à quel destin il a échappé. Peu après l'annonce de son héritage, devant les affronts répétés des trimards envieux, regards de travers et crachats en

2. Pour toute expression ou terme provençal qui apparaît en italique, se reporter au glossaire à la fin du roman.

terrasse aux Marins, Dubasset a fini par rendre sa carte du parti comme on renierait sa nationalité. Souvent, avec ses collègues hilares, Papa aime raconter la scène. Ce jour-là, l'ancien chaudronnier a fait un détour par la cité ouvrière, les mocassins vernis et le manteau en daim neuf, puis s'est engouffré dans la cellule du PCF, plongeant sa main dans la poche avant de déchirer son bout de papier devant les mines ahuries de ses anciens camarades. Selon la légende, il a ensuite manqué la marche en claquant la porte derrière lui et s'est magistralement étalé sur les pavés. Aux Marins, l'anecdote a valu une bonne semaine de fous rires : « Vé comment il s'est mangé la margelle en repartant, c't'autre *chien des quais*. »

Depuis leur villa de Saint-Cyr, de l'autre côté de la baie, les Dubasset n'entendent plus le choc des marteaux contre la tôle ni les fières harangues populaires de ce qui représente à nos yeux le creuset du monde, ni les rires échappés des fenêtres, alors que les soirs éteignent les dernières lueurs de nos jours, ces rires échappés des chambres des enfants qui reprendront le flambeau, enfonceront les portes ouvertes.

Tout juste tendent-ils parfois, lorsqu'ils s'invitent sur nos quais, une oreille à nos chants du cygne.

Comme en ce matin de décembre. De retour à l'intérieur du bar, André maintient la porte ouverte derrière lui. Je reconnais son fils Thomas qui s'y faufile, heureux de retrouver mon frère. Celui-ci se lève de sa chaise

pour l'embrasser, lui donnant une tape affectueuse sur le dos, tandis que Dubasset attrape le fils d'André par l'épaule, un regard furtif jeté à travers la porte vitrée des Marins.

« Et ton père alors ? Le bar, qu'est-ce que vous allez en faire ? Qui viendra boire des coups après ça ? »

Thomas le dévisage comme s'il allait lui en coller une, puis se ravise d'un rictus.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? Si les gars s'en vont, on se retrouve avec un problème, 'sieur Dubasset. Vous savez bien comment c'est. C'est eux qui font tout tourner. Maintenant qu'on fait d'eux des chômeurs, c'est toute la ville qui va chômer. Mais moi je suis pompier maintenant, à Aubagne. Je suis redescendu pour soutenir les gars. Les Marins, c'est fini, mais oh, 'sieur Dubasset, n'allez pas dire à mon père ce que j'en pense. Il y croit toujours, vous vous doutez bien. »

Dubasset pince ses lèvres de feinte désolation ; lui l'a déjà fait à la première occasion, il s'est tiré de là comme il faut. Rien ne l'a constraint à quitter les Chantiers, son quartier, ses collègues. Thomas détourne le regard. Les sympathies, il connaît déjà, et les siennes s'apparentent plutôt à une confortable résignation.

Dubasset nous salue et s'éloigne.

« Qu'il hausse les épaules, ce mange-merde. À faire semblant d'en avoir quelque chose à foutre de nous. Celui-là, il est bon qu'à venir te rappeler ton malheur. »

Dans le brouhaha grandissant qui couvre désormais nos paroles, Sacha s'approche de Thomas, le tire par la manche vers les quais au milieu de la foule qui s'agglutine. Je vois mon frère tourner le dos aux Chantiers et chuchoter à l'oreille de son ami. Les sourcils froncés, celui-ci hoche la tête et je devine son regard buter sur les barques face à lui. Puis mon frère se tait. Les deux garçons se scrutent pendant un long moment. Sacha serre l'épaule de son ami, lui fait un discret signe de la main et s'éloigne. C'est alors qu'une sirène interminable ensevelit les bavardages. Le *Monterrey* glisse enfin sur les cales, la carcasse plonge dans la mer, deux cents mètres de long, des milliers de tonnes d'acier s'engouffrent dans l'eau, la vague submerge les quais, les applaudissements et sifflets inondent le port. La Ciotat connaît sa dernière houle. Puis la foule, hilare, extatique, s'éparpille, les cloches de l'église résonnent selon la tradition, et je ne peux m'empêcher de penser que c'est le glas de notre ville qu'elles sonnent.

*

Lorsque j'étais enfant, Georges disait de mon frère qu'il avait le départ dans le sang. Que c'était comme s'il s'était évadé de prison dès la naissance. Plusieurs fois, pendant que nous déjeunions chez lui à Marseille, mon oncle avait évoqué le souvenir d'un certain *Arturo* que nous n'avions pas connu. Assis à l'autre bout de la table,

mon père secouait aussitôt la tête, ses mains agrippant l'assise de sa chaise, un regard noir adressé à son frère. Ce dernier avouait alors qu'il ne s'agissait que d'un personnage de roman ; le jeune Arturo Gerace qui quittait l'île italienne de Procida, à quelques encablures de Naples, pour devenir un homme. Mais l'épisode marqua vraisemblablement mon frère. Les années suivantes, au terme de ses nombreux caprices, les fesses encore rougies par une copieuse beigne de notre père, Sacha aimait prendre cet air impérieux de l'aîné de la fratrie et clamait que lui aussi finirait par s'en aller comme ce valeureux protagoniste dont il n'avait pourtant pas lu l'histoire.

Notre Ciotat, dont mon oncle aimait à rappeler que le nom dérivait de *civitas*, « cité » en latin – je trouvais alors que cette information conférait une formidable universalité à l'identité de ma ville –, Georges avait été le premier à la quitter. Il n'était qu'un adolescent. Aux yeux de mes parents, il n'était désormais plus qu'un zonard anti-conformiste dans le déni de sa cinquantaine approchant, un de ces originaux qui cherchaient les problèmes à vivre au Panier. À Marseille, on disait que ce coin n'était bon qu'aux coupe-gorge. Parfois, le dimanche, lorsque nous lui rendions visite pour déjeuner, mon oncle ne pouvait s'empêcher de se faire l'avocat du diable à n'importe quel procès. Nous savions pourtant qu'il pensait comme nous et qu'il ne se pliait à l'exercice que pour aiguiser notre bon sens, pousser à leur limite les certitudes assassines.

De retour dans la voiture, Papa maudissait l'Éducation nationale d'employer des trouble-fêtes comme lui.

« C'est qu'il doit souvent en planter, des idées farfelues, dans la tête des pauvres élèves. »

Maman lui rappelait que l'école Saint-Joseph était privée et qu'il n'était même pas instituteur, simplement employé de bureau. Georges s'occupait des bulletins, de la cantine, des coups de fil. Mais quand Sacha, par goût du débat, se mettait à défendre les frasques tantôt libertaires, tantôt réactionnaires de notre oncle, Maman lui répondait sèchement de se « concentrer sur le vrai travail des vraies gens ». En définitive, Papa trouvait que Georges s'occupait bien trop les méninges à la place des mains. Il faut dire que mon oncle restait un virulent critique du microcosme ciotaden. Ce qui l'énervait le plus, c'est qu'on ne vivait qu'au travers de ces « fous Chantiers », comme si le monde alentour n'était d'aucune valeur ni portée, quand c'était pourtant ce même monde qui nous faisait manger.

Bien avant les annonces de fermeture par l'État, alors que Sacha n'avait pas commencé sa formation d'apprenti, notre oncle martelait qu'il ne servait à rien de former des fournées de jeunes, on continuait cyniquement à leur mentir pour en faire des chômeurs qualifiés. Alors Papa montait sur ses grands chevaux et lui crachait que, de toute façon, il disait n'importe quoi, qu'il devait arrêter d'écouter la radio, de regarder les journaux télévisés dictés depuis l'Élysée et Matignon, de

se fier aux journalistes au garde-à-vous qui descendaient de Paris voir ce qui se passait en *province* une fois l'an.

« Tes discours fatalistes sur le déclin du monde, tu peux te les garder. Nous, on se porte très bien. Et c'est pas demain qu'on nous fera fermer. »

Mais Georges persistait.

« Vous êtes en sursis, vous ne faites plus l'affaire de l'État. »

Il accusait Papa de vendre à son fils un avenir qui appartenait déjà au passé et de le vouer, aveuglément, aux fantasmes d'hommes forgés à l'acier, restés soumis au bon vouloir des plans de Paris et de Bruxelles. Ses piques allant de mal en pis, mes parents mirent fin à nos traditionnelles visites dominicales. Dans la foulée, alors qu'il terminait le lycée, Sacha décida finalement de rester à quai. Parti en apprentissage, mon frère choisit la condition ouvrière, faisant la joie de notre père qui pensait que son fils le rejoindrait enfin sur les Chantiers.

Et puis, à l'automne 1986, l'État français nous assomma de sa décision ; on ne fabriquerait bientôt plus de ces navires immenses, méthaniers, pétroliers, porte-conteneurs et paquebots dans l'anse de La Ciotat. Les aides du gouvernement à la Normed³, qui accusait un

3. La Normed est une société créée sur décision du ministère de la Mer en 1982 regroupant plusieurs chantiers navals et entreprises de la construction navale, en France.

important déficit, ne pouvaient perdurer. Les difficultés de la société avaient annoncé la couleur dont l'État peignit sa cinglante déclaration : il valait mieux couler les Chantiers de La Ciotat que les sauver, même s'ils étaient encore rentables, puisqu'ils étaient rattachés à un groupe qui se mourait, cette Normed qui les unissait aux portefeuilles des Chantiers navals de Dunkerque et de La Seyne-sur-Mer.

La chape de notre monde s'effritait, rongée par la marche qui accélère la cadence, presse le pas, écrase sous son rouleau compresseur tous ceux qui résistent à ses procédés : optimisations, simplifications, délocalisations, rationalisations. Nous n'avions jamais connu que La Ciotat, et voilà que les journaux télévisés nous expliquaient que la chute des commandes due aux guerres au Moyen-Orient – le Kippour, le canal de Suez –, et que savions-nous encore, la fin des Trente Glorieuses qu'on appellerait plus tard ce mirage de la croissance infinie, avec ses chocs pétroliers et ses crises politiques, déterminaient le destin de notre ville.

La Normed déposa le bilan. L'État en avait assez fait comme ça, nous assénait-on à la télé.

*

La vie devait cependant continuer ; pour ses vingt ans, Thomas, le fils d'André, s'offrit une voiture. Un soir, il vint chercher mon frère au volant de sa Golf

GTI rouge flambant neuve. Je me souviens encore de son moteur qui faisait vibrer nos fenêtres. Puis les deux amis prirent la route pour aller faire la fête au Krypton, l'une des discothèques branchées d'Aix-en-Provence gérées par le milieu marseillais. Pouvoir s'y rendre avec leur propre bagnole, c'était leur casse du siècle à eux. Cette nuit-là, Sacha rencontra Anouk. Il l'avait observée danser sous les néons multicolores des spots pendant des heures, puis il s'était abruti de gin tonic pour éveiller son courage.

Désormais, chaque vendredi, à la sortie de l'atelier, mon frère partait sur son scooter la rejoindre pour passer le week-end chez elle. Elle terminait bientôt le lycée et vivait à Aix-en-Provence avec ses parents, les Richard. Au bout de quelques semaines, Sacha nous avait annoncé son existence – *une fille, à Aix* – mais ne disait jamais grand-chose de plus, sinon d'un pudique sourire lorsqu'à son retour Maman l'empoignait dans l'entrée, fourrait le nez dans son cou et lâchait :

« Tu empestes le parfum de *nénette*.

– C'est pas une *nénette*, elle s'appelle Anouk. Ses parents sont avocats. »

Quand je lui demandais s'il comptait un jour l'inviter à La Ciotat, il bottait en touche. Je sentais que mon frère se défaisait de nous. Il se mit à défendre Dubasset, ne riant plus aux blagues qu'on faisait sur lui : « Lui, au moins, il a saisi sa chance. » Sans la présence de ses collègues, sûr que notre père lui

en aurait collé une. Sacha allait terminer sa deuxième année d'apprentissage, c'était sa dernière. Et ensuite ? Les Chantiers fermeraient. Du moins, c'était ce qu'*on voulait nous faire croire à la télé*, répétait Papa. Les carnets de commandes étaient encore pleins pour les cinq ans à venir et les annonces du gouvernement n'étaient *que de la poudre aux yeux, parce que ça n'a aucun sens de nous sacrifier comme ça*. Ils finiraient par scinder les Chantiers ciotadens de la Normed, puisqu'ils tournaient toujours aussi bien que leurs concurrents asiatiques. Les politiques pouvaient aussi se débrouiller pour leur trouver un repreneur, et alors l'affaire, sitôt interrompue, repartirait dans l'instant.

Quelques jours après l'annonce de la fermeture, un an avant le lancement du *Monterrey*, notre père revint des Chantiers accompagné d'une dizaine de camarades. Ça défilait dans l'entrée. Maman souffla : *Les voilà qu'ont encore bu comme des trous*. Je me cachai derrière le rideau qui séparait le couloir du salon. En attendant qu'ils prennent tous place sur les chaises et le canapé, Maman partit s'enfermer dans la cuisine. Sacha n'était pas encore rentré à la maison.

J'avais quinze ans et la guerre s'invitait chez moi.

Ce soir-là, peut-être pour se convaincre qu'elle changerait la donne, Papa décida de lancer la lutte sous notre toit. Quand ils furent tous assis, Maman réémergea de la cuisine, tira la porte derrière elle, les yeux rougis. Elle

s'efforça de se tenir droite, plaqua les cheveux derrière ses oreilles, s'apprêtant à épauler son mari. Puis elle me remarqua, j'étais toujours là, pas fichue d'aller me coucher. Un éclair foudroya son regard. *Bon sang Tania, file dans ta chambre.*

En les voyant prendre leurs aises chez elle, tous ces gars qu'elle n'avait jamais croisés que sur les Chantiers ou en terrasse aux Marins, Maman hissa un timide sourire. Puis tous la saluèrent, rivalisant de compliments sur *la belle Nathalie*. Papa se leva pour lui laisser sa chaise et de nouveau la houle hargneuse, si vociférante sur le piquet de grève, s'élança de plus belle dans notre séjour. Papa reprenait parfois la parole, harmonisait le concert de furies mais on ne cessait de le couper, on lui rétorquait que les demi-mesures ne suffisaient plus. Qu'il fallait se battre, maintenant, parce qu'on les avait assez cherchés comme ça. L'État français voulait leur mort, très bien, alors ils lutteraient à mort pour survivre, ils continueraient à y travailler sur ces foutus Chantiers, comme on met sous perfusion un malade dont on sait qu'il est de toute façon condamné, on foncerait tête baissée, quitte à s'écraser contre un mur. Ils y travailleraient jusqu'à ce que les mains leur tombent, et puis, une fois que Chirac aurait dégagé, et que ces traîtres de socialistes auraient aussi foutu le camp, la gauche, la vraie, celle des travailleurs, elle pourrait enfin redresser ce pays et on en finirait avec ces conneries d'austérité, de plans de la Commission européenne, de signatures

froides sur des rapports guindés aux sentences barbares tant elles condamnaient d'innocents, signatures froides de mains serrées sous les moulures des palais parisiens, mains qui n'avaient jamais tenu un outil, jamais poncé, limé, coulé, tordu, mains lisses partout qui se serreraient, s'imbriquaient, chaîne de mépris du travail qui éreinte, courbe l'échine, se ramasse les os chaque matin.

Des créanciers de la Normed avaient menacé de porter plainte contre l'État français s'il ne les indemnisaît pas après la fermeture. Seize mille salariés au total, 150 millions de francs de créances, les promesses en l'air du conseil régional et de son président Jean-Claude Gaudin qui assuraient que le gouvernement les prendrait en charge.

« Et nous, alors ? On vaut quoi de moins que leurs foutus créanciers, que leurs portefeuilles de joueurs de poker ? Nos créances dans l'histoire, c'est nos vies sur la ligne, voilà, c'est nos vies, c'est tout ce qu'on a jamais eu à donner. Et c'est tout ce qu'ils se foutront toujours de nous rendre. »

Assis parmi ses camarades, Ahmed se leva. Débarqué de Constantine deux ans plus tôt, on remarquait qu'il prenait de plus en plus souvent la parole aux réunions. C'est qu'on ne tournait plus son accent en dérision. Les autres hochèrent la tête aux craintes qu'il confiait de devoir retourner en Algérie. Son fils avait quatre ans, il venait d'entrer à l'école, il allait apprendre à lire et à écrire comme un *bon petit Français*. Comment pourrait-il

quitter La Ciotat ? Quitter la France ? Patrick, lui, était passé par tous les compartiments. Vieille peau ouvrière, il se targuait de son ascension au bureau des ingénieurs : « Vingt ans de fidèles services, vingt ans d'expertise qui ne serviront nulle part ailleurs, sauf à remplir des cases sur ma fiche de l'ANPE⁴. » Gonzalez, dont personne ne connaissait le prénom mais seulement le nom de famille, qu'il partageait d'ailleurs avec une dizaine de collègues, restait quant à lui les bras croisés, le regard grave et les sourcils plongés vers ses pieds collés, se contentant de ponctuer les interventions de ses camarades de longs et approbateurs *hmmm, si ça c'est pas vrai !*

Fraîchement élu délégué syndical CGT du site, Jean-Marie répétait qu'il fallait « renverser la table ». Rien de ce que les gars avaient préparé comme riposte à l'annonce de la fermeture n'avait encore suffi à échafauder une résistance digne des Chantiers. « Regardez-nous. Il faut qu'on se réveille, les gars. Putain, on leur a donné tant d'années ! Et regardez comment ils en ont profité pour nous foutre devant le fait accompli. Ils nous ont foutus avec les autres chantiers pour nous couler, ah, c'est facile, *té !* C'est pas leur faute, vous comprenez bien, c'est la faute à la Normed ! Ça nous fait une belle jambe ! Alors, chers camarades, il faut se battre. Là, c'est la guerre. Là, je vous le dis, va falloir s'inspirer de nos anciens. Ils ont battu les Allemands sur les Chantiers !

4. Agence nationale pour l'emploi (aujourd'hui, France Travail).

Parce qu'ici, à La Ciotat, on a toujours résisté et on résistera toujours. Ils ont versé le sang rouge du crime social sur vos mains, et vous vous contentez de les essuyer. Ils nous liquident et les Chantiers avec, mais La Ciotat doit vivre ! La Ciotat doit vivre et elle vivra ! »

S'ensuivirent les applaudissements, les sifflets, les clameurs. Puis la houle retomba, les épaules s'affaissèrent. Le doute reflua. Maman avait fixé son regard sur moi mais ne me voyait plus.

*

Plusieurs semaines après la réunion, les nouvelles étaient encore mauvaises, l'État refusait toute négociation avec les syndicats afin de retarder la fermeture dans l'attente d'un repreneur. Un dimanche soir, comme à son habitude, Sacha rentra à la maison de retour d'Aix. À table, Papa, chauffé à blanc, tenait le pied de son verre de rouge entre le pouce et l'index. Je me souviens de son mouvement sous l'abat-jour, il le faisait tourner comme une toupie pour en éclairer la robe. Il leva son regard sur mon frère, demeuré silencieux.

« Ils en pensent quoi, les parents de ta chérie ?

– Pardon ?

– Qu'est-ce qu'ils en disent, eux ? C'est pas des avocats, tu nous as dit ? Ils doivent bien en penser quelque chose de notre affaire ? Ils pourraient même nous aider, non ? »